



Louis Michel RENIER

L'onction des malades : un sacrement pour les vivants

S'il y eut toujours au cours des siècles la tentation de conférer aux sept sacrements une efficacité pouvant voisiner avec la magie, on peut se demander si l'onction des malades ne fut pas, parmi eux, celui dont on attendait le plus souvent des fruits quasi immédiats, assurant, aux premiers siècles, la guérison physique, plus tard, la rémission des péchés, voire, pour les théologiens du Moyen Age, le dernier remède nécessaire avant de rencontrer son Seigneur, enfin, aujourd'hui, en lien avec la science médicale, la possibilité de participer au soulagement de la souffrance. Une diversité d'efficacités qui, de fait, alla toujours de pair avec son mode d'application au cours des siècles.

Le passage par un regard historique s'avère donc quelque peu nécessaire si nous voulons comprendre comment l'onction des malades a épousé les cultures du temps et spécialement comment, dans une société où l'efficacité est devenue un passage quasi-obligé de reconnaissance sociale, et l'inefficacité une condamnation à l'exclusion, il était important que l'Église sorte d'une vision magique des sacrements, pour proposer une alternative qui ne renonce pas à l'efficacité sacramentelle, mais la resitue dans le registre qui est la sienne, à savoir la dimension symbolique de l'existence humaine.





L'ONCTION DES MALADES : UN SACREMENT POUR LES VIVANTS

I

Un tournant : la révision post-conciliaire du rituel

Dans les années 1972-1977, parurent successivement la version latine du rituel, puis la version francophone. Ce rituel faisait suite au texte conciliaire qui insistait sur trois axes délibérément nouveaux : d'une part, une onction des malades différenciée de l'extrême onction ; d'autre part, une identité propre, quoique articulée (n°54) au pardon des péchés, et une mise à distance du viatique ; enfin, des onctions et des oraisons adaptées aux situations.

En plus de ces divers éléments, le rituel de l'onction des malades innove. Il se trouve en effet situé dans un rituel plus large, parmi "les sacrements pour les malades" : d'abord la "visite de ceux qui sont en difficulté de vivre", ensuite la communion, le viatique, d'autres sacrements comme la confirmation et le mariage, enfin la recommandation des mourants. Tout cet ensemble, qui n'est pas sans lien avec l'efficacité, se présente donc comme un processus chargé d'accompagner les réalités de la souffrance et de la maladie, avec des propositions sacramentelles propres mais aussi avec d'autres propositions capables d'exprimer la réalité sacramentelle de toute l'existence.

Des innovations multiples

Autre innovation, celle du découpage du rituel. Ce dernier se conjugue en deux parties : les malades et les mourants, l'onction des malades se trouvant placée dans la première, ce qui corrobore la décision du Concile d'abandonner l'idée d'une "onction extrême".

Autre point mis en lumière par les préliminaires, la multiplicité des situations humaines concernées (n°57-64), qui aujourd'hui ne font que s'étendre. Tout d'abord les réalités de crise de toute existence, crises soudaines ou subreptices, entraînant avec elles dépression, découragement, isolement, agressivité, colère, voire révolte. Certes, l'approche de la mort ou le diagnostic d'une maladie susceptible d'entraîner la mort en sont les causes les plus patentes, mais le handicap soudain, la retraite, le décès d'un proche, le divorce, la perte de son travail sont autant de graves perturbations pouvant s'exprimer à tout âge





Louis Michel RENIER

(enfants et adolescents peuvent aussi être touchés), et dépassant la seule objectivité du mal encouru.

Elles présupposent de la part de l'Église des propositions suffisamment diversifiées parmi lesquelles l'onction des malades peut trouver sa place. Dès lors, l'efficacité s'appuiera nécessairement sur le désir espéré de guérison, liée certes à celle de la médecine, mais aussi au désir profond de tout homme de vouloir malgré tout ouvrir sa vie à un avenir possible. Se posera alors la question du type d'efficacité lorsque, effectivement, la maladie vécue mène à une mort certaine.

Enfin, dernière innovation, celle qui présente l'onction des malades comme un acte ecclésial. Et cela à deux niveaux. Le premier, qui conçoit tout sacrement comme concernant non pas d'abord l'intéressé lui-même, mais l'Église dans son ensemble. Cela importe au Peuple de Dieu, au Corps du Christ et au Temple de l'Esprit, de vivre, même dans sa forme individuelle, cet accompagnement d'un de ses frères, dont la vulnérabilité se trouve aggravée. On ose dire par là, envers et contre tout, la victoire de la vie sur la mort, une vie autre à l'instar de celle du Christ ressuscité.

Plusieurs modes de célébration

Le second niveau concerne la distinction faite par le rituel entre la célébration pour un ou plusieurs malades (n°75-78) et la célébration communautaire hors de la messe ou au cours de la messe. Ainsi, la communauté chrétienne peut se laisser toucher au cœur de son existence ecclésiale, la souffrance et la maladie de ses frères lui étant devenue réalité interne.

Ainsi, comme nous le laissons présager, les nouvelles manières d'appréhender les réalités de la maladie et de l'onction des malades, ne sont pas sans conséquences sur la conception de l'efficacité. Mais auparavant, demandons-nous d'où nous venons et en quoi les modes passés de ritualisation ont provoqué une certaine vision d'automaticité, voire de magie.





L'ONCTION DES MALADES : UN SACREMENT POUR LES VIVANTS

II

D'où venons-nous ?

Les études d'A. Chavasse¹ sur le rite des "infirmes", bien que datant de 1942, continuent à faire référence et livrent un certain choix quant aux fruits attendus, différents selon que l'on considère les premiers siècles ou la fin du premier millénaire.

Dès les premiers siècles, alors que le sacrement n'existe pas encore comme tel, l'accent est mis sur la prière à faire pour et près du malade. C'est ce que nous révèle l'apôtre Jacques dans sa lettre (Jc 5) qui ne donne pas de prière officielle, mais en décrit simplement les effets salutaires. Il faut attendre Hippolyte de Rome (début III^e siècle) pour avoir une attestation notable, tout au moins à Rome, de la pratique de ce temps. Il n'y est pas question de rémission des péchés, mais seulement de réconfort et de santé.

Ainsi dans les premiers rituels, la sacramentalité du geste n'est pas tant attachée à l'application de l'huile sur le malade, que toute personne d'ailleurs peut faire, qu'à sa bénédiction, accomplie par l'évêque du lieu, lors de l'eucharistie dominicale. Ce fut plus tard, lorsque les prêtres partirent dans les campagnes, que cette huile fut bénite le jeudi saint. Dans le latin de ce temps, bénir les saintes huiles et consacrer le pain et le vin se disaient "conficere sacramentum". L'on raisonnait donc au sujet des huiles pour les malades comme au sujet des offrandes eucharistiées. Avec l'onction, les malades recevaient le sacrement (l'huile bénite par l'évêque) comme à la messe on recevait la communion².

Des changements à la fin du premier millénaire

Plusieurs changements surviennent à partir du VIII^e siècle. L'onction devient plus importante que la bénédiction, et seul le prêtre est désormais autorisé à donner le sacrement, l'efficacité mise en valeur ici s'orientant vers la rémission des péchés et la spiritualisation.

1. A. CHAVASSE, *Étude sur l'onction des infirmes dans l'Église Latine du III^e au XI^e siècles*, t. 1, 1942, p. 206.

2. Lettre du pape Innocent 1^{er} à Décentius de Gubbio (mars 416), *Revue d'Histoire Ecclésiastique* n°58, Louvain p. 37 sv.



Louis Michel RENIER

C'est à cette même époque que l'onction et le viatique sont le plus souvent associés dans le même rituel, ainsi que l'onction et la pénitence au moment de la mort, associations qui amèneront progressivement à considérer l'onction comme l'ultime pardon donné par l'Église aux moribonds, et à la réserver en certains lieux à celles et ceux qui vivent leurs derniers instants. On ne parle plus dès lors que d'onction in extremis, soit "d'extrême-onction".

Toute cette mise en place progressive, différenciée selon les lieux et les auteurs, va provoquer au XI^e siècle un essai de systématisation théologique qui privilégiera les fruits spirituels, c'est à dire le pardon des péchés. Les onctions, désormais appliquées sur les cinq sens, épousent les péchés accomplis par le voir, le toucher, le sentir, l'entendre et le goûter. Thomas d'Aquin lui-même donnera au sacrement des malades, la fonction principale de remettre les péchés, le fruit essentiel devenant celui de guérir de la maladie du péché. Tout est désormais en place : un sacrement pour les mourants ; un seul effet, l'effet spirituel.

Le Concile de Trente placera l'onction des malades en appendice du sacrement de Pénitence et soulignera que le sacrement est surtout destiné à ceux dont la mort est certaine. L'effet corporel est devenu secondaire et bien sûr conditionnel (dans la mesure où la mort est plus qu'envisagée.) Certes, le rituel de 1616 gardera les prières anciennes où, en priorité, est demandée la guérison. Mais c'est assez dire le flou qui demeure, même si s'expriment avec force les caractères d'extrémité : on parle désormais du sacrement des agonisants et de la quête spirituelle de la rémission des péchés.

On aura compris les raisons d'une efficacité tendant à privilégier un certain caractère magique. Mais cette magie ne concerne plus tant la guérison corporelle (puisque tout est fait pour qu'elle ne soit plus possible), que la guérison spirituelle et l'assurance d'un salut automatiquement offert. Il devient important de partir "*muni des derniers sacrements*". Ne pas les avoir reçus provoque un sentiment de suspicion quant au salut éternel. L'extrême-onction fait partie du bagage à transporter avec soi pour le dernier voyage. En même temps était quelque peu perdue la préoccupation de l'Église des premiers siècles vis à vis de ses malades, alors même que les Évangiles nous avaient montré un Jésus profondément soucieux des malades et des souffrants (Mt 25, 36).



L'ONCTION DES MALADES : UN SACREMENT POUR LES VIVANTS

III

Difficulté de la mise en œuvre du nouveau rituel

Mais désormais, avec le nouveau rituel, les chrétiens ont davantage à leur disposition ce dont ils ont besoin pour vivre dans une foi réelle la souffrance, la maladie et la mort. Mais rendons-nous à l'évidence, la réception ne fut pas et n'est toujours pas à la hauteur des espérances conciliaires. Quarante ans après *Sacrosanctum Concilium* et presque trente après la parution du rituel, l'onction des malades est demeurée quasiment ignorée. Il faut attendre ces dernières années pour voir les acteurs pastoraux commencer à prendre en compte la richesse qui se trouve à leur disposition.

Quant au public concerné, la proposition de ce sacrement continue à provoquer chez la plupart des gens une réaction de peur, faisant penser plus à la mort qu'à la vie. Aujourd'hui encore, même si la formule sacramentelle privilégie le réconfort et donc la guérison humaine, sinon corporelle, les fruits entrevus d'une telle démarche continuent à se situer plutôt du côté de la mort que du côté de la vie. On ne change pas ainsi des mentalités multiséculaires.

Sans doute, la proposition communautaire facilite-t-elle cette nouvelle compréhension. Elle devrait sans doute se généraliser, car elle permet de percevoir plus clairement les fruits possibles de ce sacrement.

L'influence de la culture

On ne peut taire la forte influence de la culture d'aujourd'hui sur la conception de l'efficacité. Cette culture privilégie la réussite, le succès tous azimuts, elle fait de l'efficacité une idole, de la rentabilité un but, et de la performance une raison d'exister. Or celui qui est malade voit justement sa rentabilité, sa réussite, ses performances s'étioler à tous les niveaux de sa vie. Son corps est atteint et avec lui ses activités, sa capacité de se déplacer, sa possibilité d'agir. La relation à autrui s'en trouve amoindrie, provoquant une conscience de soi à la dérive et des périodes d'enfermement, de dépression, d'agressivité. Sa relation au monde devient synonyme d'exclusion, de séparation. Il lui arrive de se dire : "à quoi je sers, qu'est ce que j'apporte aux autres ?" Ses relations



Louis Michel RENIER

à Dieu et à l'Église peuvent, elles aussi, être atteintes : *"qu'ai-je donc fait au Bon Dieu pour qu'il me laisse ainsi ?"* ou encore, *"je ne suis plus intéressant pour l'Église : on est venu me voir au début de ma maladie, mais au bout de quelques semaines, je n'existe plus"*. Seuls lui restent peut-être son désir profond de guérir, et celui de pouvoir être réintégré dans ses diverses relations, voire de trouver en sa foi, aidé par ses frères chrétiens, un antidote à cette efficacité en définitive mortifère.

IV

Une compréhension renouvelée de l'efficacité de l'onction

Les sacrements ne peuvent pas ne pas être efficaces, dans la mesure où nous croyons qu'ils sont les signes visibilisés d'un Dieu qui, en Jésus Christ, mort et ressuscité, nous a montré la victoire définitive de la vie sur la mort. Mais la difficulté surgit lorsque cette efficacité concerne justement le lieu où la vie est touchée, l'existence vulnérabilisée, voire la mort toute proche.

Une efficacité inscrite dans une existence sacramentelle

Il n'est pas possible, en effet, de confiner cette efficacité au seul moment du sacrement ; il nous faut l'élargir au "temps sacramentel", c'est à dire à toute l'existence, car c'est toute la vie qui se trouve, depuis le baptême, comme habillée de Dieu. "Si l'onction des malades garde son importance première, au sens où elle épiphane une réalité forte de l'existence humaine, il doit devenir possible d'inscrire cette épiphanie au cœur d'une multitude de signes susceptibles de rendre compte de la présence de Dieu. En ce sens, la sacramentalité investit toute l'existence chrétienne et de ce fait, tout ce qui concourt à prendre à bras le corps l'humanité de celui qui fait l'expérience de la vulnérabilité, peut devenir le lieu même de la présence de Dieu"³, c'est-à-dire le lieu du don de sa grâce.

3. Louis Michel Renier, "Les sacrements des malades dans l'œuvre commune de santé" in La Maison Dieu, 217, 1999/1, p. 57.



L'ONCTION DES MALADES : UN SACREMENT POUR LES VIVANTS

Il nous faut donc penser cette efficacité en termes de processus, d'engendrement, de chemin, là où nous faisons l'expérience de Dieu à côté de nous. Nous ne saurons jamais le mode précis de l'efficacité de cette présence, nous saurons simplement qu'elle est, et qu'il nous faut la trouver, l'inventer.

Cette efficacité, où la trouver ? Dans tous ces gestes, ces visites ces rencontres qui n'ont pas immédiatement à voir avec l'onction, dans toutes ces médiations contribuant à la geste du salut, étant bien entendu que guérison et salut ne peuvent s'équivaloir.

La trouver dans la possible réconciliation avec son propre corps, à condition toutefois que la guérison recherchée, espérée, ne cherche plus la restauration de l'équilibre antérieur. Jamais le corps ne redeviendra comme avant, le sujet désireux de guérison, trouvera donc son salut dans l'acceptation d'une vie nouvelle, d'une vie toute autre, comme une nouvelle naissance. Le plus souvent, il se trouvera guéri de son espoir de guérison, et il s'en trouvera sauvé. S'ouvrent alors des horizons inconnus, quant au mode de vivre avec son corps.

La trouver aussi dans la possible restauration de sa communication avec le monde. Il s'agit le plus souvent d'une découverte de solidarité de destin avec son entourage, transformé par l'irruption de la maladie d'un de ses proches. *"Je vous en fais du souci"*, chose vraie en soi, mais qui permet aux uns et aux autres de grandir en humanité.

La trouver enfin jusque dans l'intégration de la finitude et de la possibilité de la mort. Dès lors, la guérison-salut peut prendre visage de résurrection. Car ne s'agit-il pas toujours de pouvoir guérir de la mort, les petites morts tout au long de la vie, la grande mort au bout de l'existence, celle qui arrive comme le dernier mot prononcé ? Nous pouvons croire alors que toute la vie se trouve ainsi comme traversée par la résurrection, et cela depuis la naissance !

Dès lors, l'onction des malades devient le signe privilégié pour dire devant la maladie le mode de guérison possible. N'entendons pas exiger de Dieu quoi que ce soit. Il ne peut s'agir d'un rite magique. Elle fait de celui qui la reçoit le témoin privilégié de la sollicitude du Christ, exprimée dans la communauté chrétienne, par les signes de l'imposition des mains et de l'onction :





Louis Michel RENIER

"Par cette onction sainte, que le Seigneur, en sa grande bonté, vous reconforte par la grâce de l'Esprit Saint. AMEN

Ainsi, vous ayant libéré de tout péché, qu'il vous sauve et vous relève. AMEN".

Un sacrement pour la vie

Cette onction faite sur le front et sur les mains signifie symboliquement que le malade se trouve revêtu, habillé en quelque sorte de ce Dieu d'amour révélé par Jésus Christ. Il est mis en Dieu, en son amour, en sa bonté, en sa sollicitude. Et l'Esprit manifesté par l'imposition des mains se trouve invité à le reconforter et à le soutenir en ce moment difficile à vivre.

Mais regardons de près la première phrase de la formule sacramentelle, ponctuée par un premier "amen". Les fruits de cette action, l'efficacité affirmée, c'est pour après ! Il s'agira de la libération des péchés, du salut et du relèvement. Mais ce qui est d'abord offert au malade n'est rien moins que la grâce de l'Esprit qui l'enveloppe et le reconforte, une efficacité globale en quelque sorte ! Une grâce qui révèle une espérance de vivre. Mais comme nous n'en connaissons pas le fruit concret, est ensuite annoncée la grâce de la résurrection. On demandait la guérison, c'est le salut qui est signifié.

Mais pour les deux formules, il s'agit toujours de passer d'une vie à une vie AUTRE, qu'elle soit ici-bas ou dans l'au-delà. Ainsi donc, la véritable efficacité de l'onction, à travers cette grâce reçue de Dieu, consiste dans cette possibilité donnée à l'homme de chanter, quoi qu'il arrive, la victoire de la vie sur la mort, de traverser la Pâque, de faire en sorte que la vie à-venir puisse prendre goût de nouvelle naissance. *"Comment savoir quelle est ma vie, si je n'accepte pas la mort ?"*, écrit Didier Rimaud. Mort au passé, non-retour à hier, grande mort possible mais toujours ouverture à la VIE.

Ainsi, l'onction des malades, inscrite dans un processus où l'avant et l'après sont parties prenantes de sa célébration, dit, dans un moment ponctuel, la Bonne Nouvelle de la Présence permanente de Dieu, auprès de celles et ceux qui se trouvent touchés dans leur existence. Cela signifie que les préoccupations pastorales devront avoir le souci de la situer





L'ONCTION DES MALADES : UN SACREMENT POUR LES VIVANTS

dans tout un ensemble de préoccupations du soin : toutes ces personnes, les soignants, les familles, les bénévoles, les aumôniers qui se relaient pour redonner vie et espérance aux malades, sur le chemin que ces derniers ont à parcourir. Ce sacrement, désormais, ne peut prendre sens que comme enchâssé dans cet univers de la santé, au cœur duquel s'écrivent les multiples propositions faites par l'Église dans son rituel : visite, prières, réconciliation, communion, viatique, recommandations pour les mourants. Ces divers éléments, chacun à leur place, présenteront des effets qui trouveront leur terreau dans la présence permanente de Dieu près de tout homme de bonne volonté.

Louis Michel RENIER

Louis Michel RENIER est professeur et doyen honoraire à la faculté de théologie de l'Université Catholique de l'Ouest à Angers.

